

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

12 OCTOBRE 2013

10 30

LA VERITE EST CONCRETE





Il faut que je le comprenne

1. Dans le journal où il consignait le détail de ses entretiens avec Brecht, Walter Benjamin notait en date du 24 juillet qu'on pouvait lire sur le pilier de bois soutenant le plafond de son bureau la phrase suivante : « La vérité est concrète ».

2. Concrète, pour le marxiste qu'était Brecht, la vérité l'était sans aucun doute. C'était une vérité de combat, une vérité qu'il fallait tout à la fois avoir le courage de dire, l'adresse de repérer dans le flot continu des demi-affirmations et des prétendues valeurs, « l'art de la rendre maniable comme une arme ; assez de jugement pour choisir entre les mains de qui elle deviendra efficace ; assez de ruse enfin pour la répandre parmi eux » (*Cinq difficultés pour écrire la vérité*). Dans le monde du *Tartuffe*, il en va, semble-t-il, tout autrement : soumise aux fluctuations des interprétations, à la lecture que chacun croit faire des signes qu'il distingue dans le réel, la vérité est moins concrète qu'elle n'est le pur produit des apparences du spectacle – spectacle de la piété, pour *Tartuffe*, spectacle de la tromperie dans la machination orchestrée par Elmire.

3. De toutes les pièces de Molière, *Tartuffe* est sans aucun doute celle qui pose le plus clairement la question de la vérité et de la procédure qui permet de l'établir : à quelles conditions la vérité peut-elle apparaître comme telle ? Que faut-il pour qu'elle soit tenue pour vérité ?

Si *Dom Juan* explorait les conséquences d'un principe de révélation, faisant de la scène finale une clause épiphanique, *Tartuffe* au contraire met en jeu une vérité construite, travaillée, élaborée avec acharnement. À la vérité révélée, découverte, dévoilée – qui est toujours la vérité d'une transcendance – se substitue une vérité construite, patiemment conquise sur l'incompréhensible, pont jeté dans la mer du doute. Cette vérité à hauteur d'homme – ou plutôt de table – que fabrique la mise en scène d'Elmire tout autant qu'elle l'authentifie est sans doute le signe de la plus haute tâche qui revienne à l'homme dès lors qu'il tient tête au donné : l'exigence de faire signifier le sensible, de rendre raison à la violence de l'incompréhensible.

Avec un certain goût pour l'anachronisme, on pourrait donc dire que *Dom Juan* à *Tartuffe*, s'éprouve le passage d'une vérité révélée à une vérité construite.

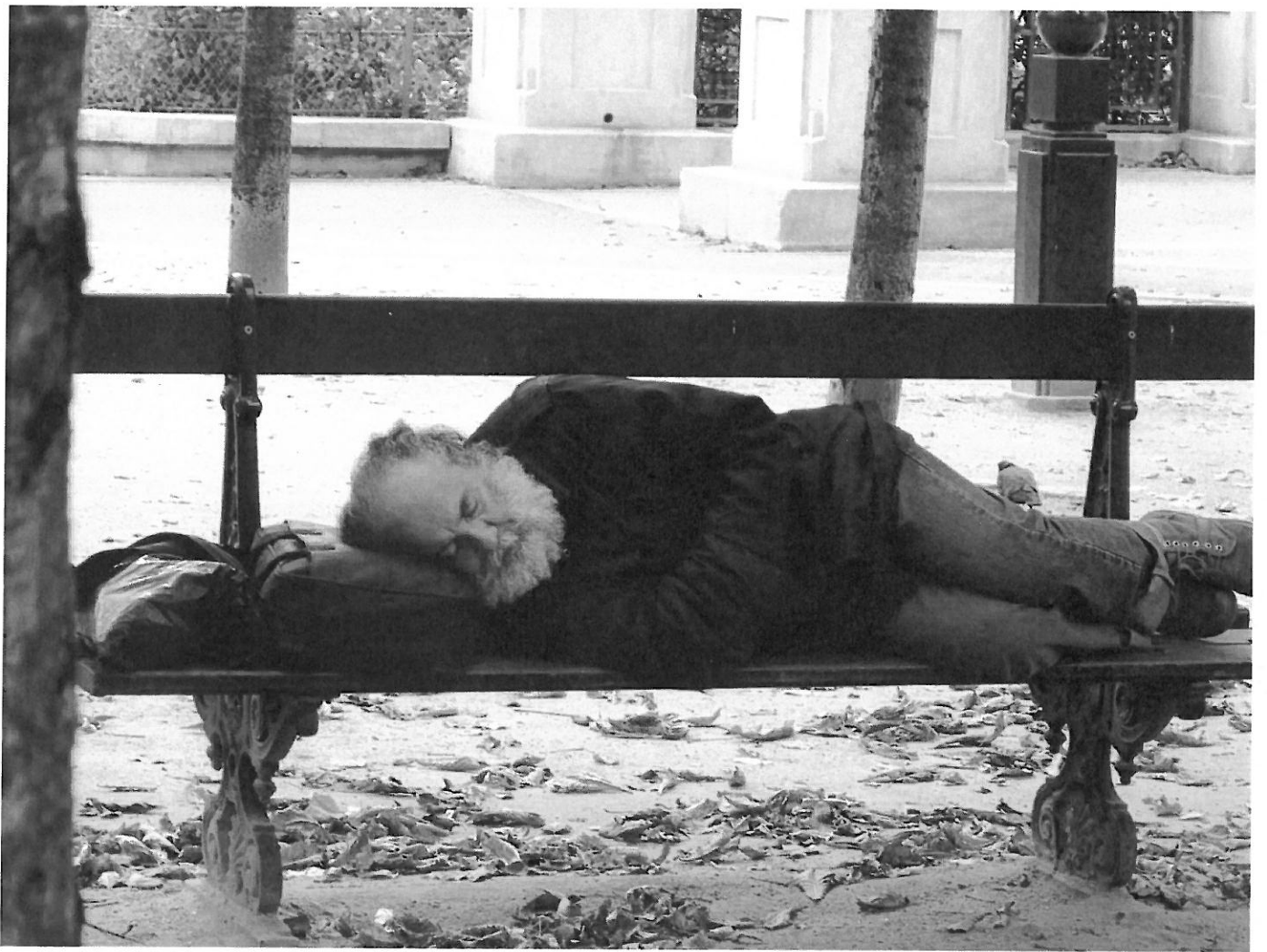
4. Dans *Tartuffe*, le visible est cela même qui me trompe, cela même dont je dois me méfier. Et c'est parce qu'elle n'est plus visible, que la vérité doit être extorquée par la surveillance ou le piège. La scène de la table repose sur la distance que permet le spectacle : voir, c'est savoir (« Mais que me répondrait votre incrédulité, / Si je vous faisais voir qu'on vous dit vérité ? »), mais savoir, c'est aussi voir celui qui voit : autrement dit, c'est pour le spectateur et tous les autres personnages voir Orgon ne pas vouloir voir.

Le piège tendu par Elmire permet d'authentifier non pas un événement (la tromperie) mais un rapport (l'aveuglement d'Orgon devant les agissements de Tartuffe)

5. Mais là où les approches de Brecht et de Molière semblent en apparence éloignées – opposant d'un côté, le principe de réversibilité du signe, son effrayante labilité et de l'autre, la vigueur et la violence des systèmes de domination, des rapports de pouvoir et de luttes de classe – , elles se révèlent en réalité dans une étroite parenté. Pour l'un comme pour l'autre, la vérité est fonction d'une puissance, fonction d'un pouvoir que l'on prend dans l'ordre de la représentation. Le discours est toujours un enjeu de pouvoir et c'est relativement à une situation ou à un contexte donné que la vérité se détermine.

6. Ce que je n'ai pas encore précisé c'est que Benjamin, dans ses notes du 24 juillet, ajoute qu'on pouvait trouver au bord de la fenêtre du bureau de Brecht un âne de bois, le genre de jouets qui peuvent hocher la tête de droite à gauche et de haut en bas. À son cou, il avait suspendu l'écriteau suivant : « Il faut que je le comprenne moi aussi »

L'injonction vaut pour nous : comprendre Orgon et son aveuglement.











Michel Foucault, *La Vérité et les formes juridiques*

L'hypothèse que j'aimerais proposer, c'est qu'il y a deux histoires de la vérité. La première est une sorte d'histoire interne de la vérité, l'histoire d'une vérité qui se corrige à partir de ses propres principes de régulation : c'est l'histoire de la vérité telle qu'elle se fait dans ou à partir de l'histoire des sciences. De l'autre côté, il me semble qu'il existe dans la société, ou du moins dans nos sociétés, plusieurs autres lieux où la vérité se forme, où un certain nombre de règles de jeu sont définies - règles de jeu d'après lesquelles on voit naître certaines formes de subjectivité, certains domaines d'objet, certains types de savoir -, et par conséquent l'on peut, à partir de là, faire une histoire externe, extérieure, de la vérité.

Les pratiques judiciaires, la manière par laquelle, entre les hommes, on arbitre les torts et les responsabilités, le mode par lequel, dans l'histoire de l'Occident, on a conçu et défini la façon par laquelle les hommes pouvaient être jugés en fonction des erreurs commises, la manière par laquelle on a imposé à des individus déterminés la réparation de quelques-unes de leurs actions et la punition d'autres, toutes ces règles ou, si vous voulez, toutes ces pratiques régulières, bien sûr, mais aussi modifiées sans cesse à travers l'histoire, me semblent l'une des formes par lesquelles notre société a défini des types de subjectivité, des formes de savoir et, par conséquent, des relations entre l'homme et la vérité qui méritent d'être étudiées.

Voilà la vision générale du thème que je prétends développer: les formes juridiques et, par conséquent, leur évolution dans le champ du droit pénal en tant que lieu d'origine d'un nombre déterminé de formes de vérité. J'essaierai de vous montrer comment certaines formes de vérité peuvent être définies à partir de la pratique pénale. Car ce qu'on appelle *l'enquête* - enquête telle quelle est et a été pratiquée par les philosophes du XVe au XVIIIe siècle, et aussi par les scientifiques, fussent-ils géographes, botanistes, zoologues, économistes - est une forme assez caractéristique de la vérité dans nos sociétés.

Or où trouve-t-on l'origine de l'enquête ? On la trouve dans une pratique politique et administrative, dont je vais vous parler, mais on la trouve aussi dans la pratique judiciaire. C'est au milieu du Moyen Âge que l'enquête est apparue comme forme de recherche de la vérité à l'intérieur de l'ordre judiciaire. C'est pour

savoir exactement qui a fait quoi, dans quelles conditions et à quel moment que l'Occident a élaboré les techniques complexes d'enquête qui ont pu, ensuite, être utilisées dans l'ordre scientifique et dans l'ordre de la réflexion philosophique.

De la même façon, au XIXe siècle, on a inventé aussi, à partir de problèmes juridiques, judiciaires, pénaux, des formes d'analyse assez curieuses que j'appellerai *examen*, et non plus enquête. De telles formes d'analyse ont donné naissance à la sociologie, à la psychologie, à la psychopathologie, à la criminologie, à la psychanalyse. J'essaierai de vous montrer comment, lorsque l'on cherche l'origine de ces formes d'analyse, on voit qu'elles sont nées en liaison directe avec la formation d'un certain nombre de contrôles politiques et sociaux, au moment de la formation de la société capitaliste, à la fin du XIXe siècle.

Nous avons ainsi, tracée à grands traits, la formulation de ce qui sera traité dans les conférences suivantes. Dans la prochaine, je parlerai de la naissance de l'enquête dans la pensée grecque, dans quelque chose qui n'est ni totalement un mythe ni entièrement une tragédie: l'histoire d'Oedipe. Je parlerai de l'histoire d'Oedipe non pas comme point d'origine, de formulation du désir ou des formes du désir de l'homme, mais, au contraire, comme épisode assez curieux de l'histoire du savoir et point d'émergence de l'enquête. Dans la conférence suivante, je traiterai de la relation qui s'est établie au Moyen Âge, du conflit, de l'opposition entre le régime de *l'épreuve* et le système de l'enquête. Finalement, dans les deux dernières conférences, je parlerai de la naissance de ce que j'appelle l'examen ou les sciences de l'examen, qui sont en relation avec la formation et la stabilisation de la société capitaliste.

Pour le moment, j'aimerais reprendre, de façon différente, les réflexions méthodologiques dont je parlais tout à l'heure. Il aurait été possible, et peut-être plus honnête, de ne citer qu'un nom, celui de Nietzsche; car ce que je dis ici n'a de sens que s'il est mis en rapport avec l'oeuvre de Nietzsche, qui me semble être, parmi les modèles auxquels on peut avoir recours pour les recherches que je propose, le meilleur, le plus efficace et le plus actuel. Chez Nietzsche, on trouve effectivement un type de discours qui fait l'analyse historique de la formation du sujet lui-même, l'analyse

historique de la naissance d'un certain type de savoir - sans jamais admettre la préexistence d'un sujet de connaissance. Ce que je me propose maintenant, c'est de suivre, dans l'oeuvre de Nietzsche, les linéaments qui peuvent nous servir de modèle pour les analyses en question.

Je prendrai comme point de départ un texte de Nietzsche daté de 1873, et qui n'est paru qu'en édition posthume. Le texte dit: « Au détour de quelque coin de l'univers inondé des feux d'innombrables systèmes solaires, il y eut un jour une planète sur laquelle des animaux intelligents inventèrent la connaissance. Ce fut la minute la plus orgueilleuse et la plus mensongère de l'"histoire universelle". »

Dans ce texte, extrêmement riche et difficile, je laisserai de côté plusieurs choses, y compris - et surtout - la célèbre phrase: « Ce fut la minute la plus mensongère. » Je considérerai d'abord, et de bon gré, l'insolence, la désinvolture de Nietzsche en disant que la connaissance a été inventée sur un astre et à un moment déterminé. Je parle d'insolence dans ce texte de Nietzsche, car on ne doit pas oublier qu'en 1873 on est, sinon en plein kantisme, du moins en plein néokantisme. Et l'idée que le temps et l'espace ne sont pas des formes de la connaissance, mais, au contraire, des espèces de rochers primitifs sur lesquels la connaissance vient se fixer, est pour l'époque absolument inadmissible.

C'est à cela que j'aimerais m'en tenir, en m'arrêtant premièrement sur le terme d'invention lui-même. Nietzsche affirme que, en un point déterminé du temps et en un lieu déterminé de l'Univers, des animaux intelligents ont inventé la connaissance. Le mot qu'il emploie, « invention » - le terme allemand est *Erfindung* -, est souvent repris dans ses textes, et toujours avec un sens et une intention polémiques. Quand il parle d'invention, Nietzsche a toujours en tête un mot qui s'oppose à « invention » : le mot « origine ». Quand il dit « invention », c'est pour ne pas dire « origine »; quand il dit *Erfindung*, c'est pour ne pas dire *Ursprung*.

On en a un certain nombre de preuves. J'en présenterai deux ou trois. Par exemple, dans un texte qui est, je crois, du *Gai Savoir*, où il parle de Schopenhauer en lui reprochant son analyse de la religion, Nietzsche dit que Schopenhauer a commis l'erreur de chercher l'origine -*Ursprung*- de la religion dans un sentiment métaphysique qui serait présent chez tous les hommes et qui contiendrait, par anticipation, le noyau de toute religion, son modèle en même temps vrai et essentiel.

Nietzsche affirme: voilà une analyse de l'histoire de la religion qui est totalement fautive, car admettre que la religion s'origine dans un sentiment métaphysique signifie, purement et simplement, que la religion était déjà donnée, au moins à l'état implicite, enveloppée dans ce sentiment métaphysique. [...]

Il existe un texte dans *Le Gai Savoir*, aphorisme 333, que l'on peut considérer *comme* l'une des analyses les plus strictes que Nietzsche a faites de cette fabrication, de cette invention de la connaissance. Dans ce long texte intitulé «Que signifie connaître?», Nietzsche reprend un texte de Spinoza, où celui-ci opposait *intelligere*, comprendre, à *ridere*, *lugere* et *detestari* *. Spinoza disait que, si nous voulons comprendre les choses, si nous voulons effectivement les comprendre dans leur nature, dans leur essence, et donc dans leur vérité, il faut que nous nous gardions de rire d'elles, de les déplorer ou de les détester. Ce n'est que lorsque ces passions s'apaisent que nous pouvons enfin comprendre. Nietzsche dit que non seulement cela n'est pas vrai, mais que c'est exactement le contraire qui arrive. *Intelligere*, comprendre, n'est rien de plus qu'un certain jeu ou, mieux, le résultat d'un certain jeu, d'une certaine composition ou compensation entre *ridere*, rire; *lugere*, déplorer; et *detestari*, détester.

Nietzsche dit que nous ne comprenons que parce qu'il y a derrière tout cela le jeu et la lutte de ces trois instincts, de ces trois mécanismes, ou de ces trois passions que sont le rire, la plainte et la haine. À cet égard, il faut considérer plusieurs choses. D'abord, nous devons remarquer que ces trois passions, ou ces trois pulsions -rire, déplorer, détester-, ont en commun le fait d'être une façon non pas de s'approcher de l'objet, de s'identifier à lui, mais, au contraire, de maintenir l'objet à distance, de s'en différencier ou de se placer en rupture avec lui, de s'en protéger par le rire, de le dévaloriser par la plainte, de l'éloigner et éventuellement de le détruire par la haine. Par conséquent, toutes ces pulsions qui sont à la racine de la connaissance et la produisent ont en commun la mise à distance de l'objet, une volonté de s'en éloigner et de l'éloigner en même temps, enfin, de le détruire. Derrière la connaissance, il y a une volonté, sans doute obscure, non pas d'amener l'objet à soi, de s'identifier à lui, mais, au contraire, une volonté obscure de s'en éloigner et de le détruire. Méchanceté radicale de la connaissance.

~~eux une justice pour laquelle ils n'ont rien fait, et la liberté de recevoir leur part d'un butin qu'on a pendant longtemps partagé avec eux. Pour eux la vérité est uniquement ce qui sonne bien. Si la vérité est toute sèche, toute en chiffres, et en faits, s'il faut pour la trouver de l'effort et de l'étude, alors elle n'est pas une vérité pour eux, elle n'a pour eux rien d'exaltant. Ils n'ont que le comportement extérieur de ceux qui disent la vérité. Leur grand malheur : ils ne la connaissent point.~~

2) L'intelligence de reconnaître la vérité.

Comme il est difficile de dire la vérité parce qu'elle est partout étouffée, la dire ou ne pas la dire semble à la plupart une simple question d'honnêteté. Ils croient qu'il y faut seulement du courage. Ils oublient la seconde difficulté, celle de la découverte. On ne peut pas dire qu'il soit facile de trouver la vérité.

D'abord il n'est déjà pas si facile de découvrir *quelle* vérité vaut d'être dite. Aujourd'hui par exemple un grand état civilisé après l'autre s'enfonce sous les yeux de l'univers dans la pire barbarie. Par surcroît chacun sait que la guerre intérieure, menée avec les moyens les plus effroyables, peut d'un jour à l'autre se transformer en une guerre extérieure qui ne laissera peut-être qu'un monceau de décombres à la place de notre continent. C'est sans aucun doute une vérité, mais naturellement il y a bien d'autres vérités. Par exemple il n'est pas faux que les chaises sont faites pour s'asseoir et que la pluie tombe du haut vers le bas. Beaucoup de poètes écrivent des vérités de ce genre là. Ils ressemblent à des peintres qui brossaient des natures mortes sur un navire en perdition. La première difficulté dont nous avons parlé ne se pose pas pour eux, et pourtant ils ont bonne conscience. Ils peignent leur tableau sans se laisser troubler par les puissants, mais sans se laisser troubler non plus par les cris des victimes. L'absurdité de leur conduite engendre en eux un « profond » pessimisme, qu'ils vendent bien, et que les autres auraient plus de raisons d'éprouver lorsqu'ils voient ces maîtres et la façon dont ils se vendent. Avec cela, il n'est même pas facile de reconnaître que leurs vérités sont des vérités sur la destination des chaises et le sens de la pluie : elles rendent d'ordinaire un tout autre son, comme si elles portaient sur des choses essentielles. Car le travail de l'artiste consiste justement à donner l'air important à ce qu'il traite.

C'est seulement en y regardant de près qu'on s'aperçoit qu'ils disent simplement : « Une chaise est une chaise » et « Nul ne peut empêcher la pluie de tomber du haut vers le bas ». Les gens ne trouvent pas la vérité qui vaut d'être dite. D'autres se consacrent véritablement aux tâches les plus urgentes, n'ont peur ni des puissants ni de la pauvreté, et n'ar-

rivent pourtant pas à trouver la vérité. Il leur manque les connaissances. Ils sont pleins de vieilles superstitions, de préjugés illustres et que le passé a souvent revêtus d'une forme belle. Le monde est trop compliqué pour eux, ils n'en connaissent pas les données et ne voient pas les relations. Il faut, outre l'honnêteté, des connaissances qu'on peut acquérir et des méthodes qui s'apprennent. Tout ceux qui écrivent en cette époque de complications et de grands changements ont besoin de connaître la dialectique matérialiste, l'économie et l'histoire. Cette connaissance peut s'acquérir par les livres et l'apprentissage pratique, pour peu qu'on ait la volonté nécessaire. Beaucoup de vérités peuvent être mises au jour par des moyens plus simples, des fragments de la vérité ou des données conduisant à sa découverte. Lorsqu'on veut chercher, il est bon d'avoir une méthode, mais on peut aussi trouver sans méthode, ou même sans rien chercher. Mais par ces voies de hasard on ne peut guère atteindre à une représentation de la vérité qui permette aux hommes de savoir comment ils doivent agir. Les gens qui ne font que noter de petits faits ne sont pas capables de rendre maniables les choses de ce monde. Ce qui est le but de la vérité : elle n'en a pas d'autre. Les gens qui ont à dire la vérité, ne sont pas à la hauteur de cette obligation.

Si quelqu'un est prêt à dire la vérité, et capable de la reconnaître, trois difficultés restent à surmonter.

3) L'art de rendre la vérité maniable comme une arme.

C'est à cause des conséquences qui s'en dégagent pour la conduite pratique qu'il est nécessaire de dire la vérité. Comme exemple de vérité dont on peut tirer des conséquences fausses ou pas de conséquences du tout, nous prendrons la conception très répandue selon laquelle règne dans certains pays un état de choses néfaste, résultant de la barbarie. Selon cette conception le fascisme est une vague de barbarie qui a recouvert certains pays avec la violence d'un phénomène naturel.

D'après cette conception le fascisme est une nouvelle, une troisième force, juxtaposée au capitalisme et au socialisme (et les dominant) ; d'après elle non seulement le mouvement socialiste, mais aussi le capitalisme aurait pu, sans le fascisme, continuer à exister, etc. Naturellement c'est là une affirmation fasciste, une capitulation devant le fascisme. Le fascisme est une phase historique dans laquelle le capitalisme est entré, par conséquent quelque chose de nouveau et en même temps d'ancien. Le capitalisme n'existe plus dans les pays fascistes que sous forme de fascisme, et il n'est possible de combattre le fascisme qu'en tant que capitalisme, forme la plus nue, la plus cynique, la plus oppressive et la plus menaçante du capitalisme.

Dès lors comment veut-on dire la vérité sur le fascisme,

que l'on refuse, si l'on ne veut rien dire contre le capitalisme qui l'engendre ? Quelle portée pratique pourrait avoir une telle vérité ?

Ceux qui sont contre le fascisme sans être contre le capitalisme, qui pleurnichent sur la barbarie causée par la barbarie ressemblent à des gens qui veulent recevoir leur tranche de rôti de veau, mais pas qu'on tue le veau. Ils veulent manger du veau, mais ne veulent pas voir de sang. Il suffit pour les contenter que le boucher se lave les mains avant de servir la viande. Ils ne sont pas contre les rapports de propriété qui produisent la barbarie, mais seulement contre la barbarie. Ils élèvent la voix contre la barbarie, et ceci dans des pays où règnent les mêmes rapports de propriété, mais où les bouchers se lavent encore les mains avant de servir la viande.

Les récriminations contre des mesures barbares peuvent être efficaces un moment, tant que les auditeurs croient que de telles mesures ne sont pas possibles chez eux. Certains pays ont la possibilité de maintenir leurs rapports de propriété par des procédés d'apparence moins violente. La démocratie leur rend encore les services pour lesquels d'autres pays doivent employer la violence, c'est-à-dire qu'elle garantit la propriété des moyens de production. Le monopole des usines, des mines, de la propriété foncière crée partout des conditions barbares ; mais elles sont moins visibles. La barbarie devient visible dès que ce monopole ne peut plus être protégé que par la violence ouverte.

Certains pays qui n'ont pas encore besoin pour préserver les monopoles barbares de renoncer par dessus le marché aux garanties formelles du droit, non plus qu'à des commodes comme l'art, la philosophie, la littérature, aiment particulièrement des hôtes dont les discours excusent leur pays natal d'avoir renoncé à de telles commodités : cela leur sera utile dans les guerres que l'on attend. Doit-on dire qu'ils ont reconnu la vérité, ceux qui par exemple réclament à cor et à cri une lutte sans pitié contre l'Allemagne ; car elle est la véritable patrie du mal en notre époque, la succursale de l'enfer, le repaire de l'Antéchrist ? Il faudrait plutôt dire qu'ils sont d'impissants et néfastes imbéciles. Car la conclusion de ce bavardage serait que ce pays doit être anéanti : ce pays tout entier avec tous ses habitants, car le gaz asphyxiant, lorsqu'il tue, ne choisit pas les coupables.

L'homme frivole, qui ne connaît pas la vérité, s'exprime en termes généraux, nobles et imprécis. Il péroré sur « les » Allemands, pleurniche sur « le » Mal, et l'auditeur, en mettant les choses au mieux, ne sait pas quoi faire. Va-t-il décider de ne pas être Allemand ? L'enfer disparaîtra-t-il si lui-même est bon ? Les grands mots sur la barbarie produite de la barbarie sont de cette espèce-là. La barbarie vient de la barbarie et disparaît grâce à l'éducation morale, qui vient de l'éducation. Tout cela est dit en termes bien généraux,

n'a pas pour but l'application pratique et, dans le fond, ne s'adresse à personne.

De telles descriptions montrent seulement quelques maillons de la chaîne des causes, et présentent certaines forces motrices comme des forces impossibles à dominer. De telles descriptions sont pleines d'obscurité, cachant ainsi les forces qui produisent les catastrophes. Un peu de lumière, et l'on voit tout à coup que ce sont des hommes qui causent les catastrophes. Car nous vivons en un temps où l'homme est le destin de l'homme.

Le fascisme n'est pas une catastrophe naturelle, qu'on puisse comprendre à partir de la « nature » humaine. Mais il y a, même en présence de catastrophes naturelles, une façon digne de l'homme de les décrire, une façon qui fait appel à ses puissances combattives.

Dans beaucoup de journaux américains on a pu voir, après un grand tremblement qui détruisit Yokohama, des photographies qui montraient un champ de ruines. La légende était « Steel stood » (L'acier a tenu bon), et en effet, une fois son attention attirée par la légende, celui qui au premier coup d'œil n'avait vu que des ruines remarquait maintenant que des bâtiments élevés étaient restés debout. Parmi les descriptions qu'on peut donner d'un tremblement de terre, celles des ingénieurs du bâtiment sont d'une importance incomparable, car elles tiennent compte des glissements du sol, de la force des secousses, de la chaleur dégagée, etc. et permettent d'inventer des constructions qui résistent au séisme. Celui qui décrit le fascisme et la guerre, les grandes catastrophes, qui ne sont pas des catastrophes naturelles, doit élaborer une vérité qu'on puisse mettre en pratique. Il doit montrer que ce sont des catastrophes déclenchées sur les masses immenses de ceux qui travaillent sans posséder leurs moyens de production par ceux qui les possèdent.

Si l'on veut dire efficacement la vérité sur un état de choses mauvais, il faut la dire d'une façon qui permette d'en reconnaître les causes évitables. Une fois reconnues les causes évitables, l'état de choses mauvais peut être combattu.

4) Assez de bon sens pour choisir ceux entre les mains de qui la vérité devient efficace.

Les usages séculaires du commerce de la chose écrite sur le marché des opinions et des descriptions, ôtant à l'écrivain le souci du destin ultérieur de ce qu'il avait écrit, lui ont donné l'impression que l'intermédiaire, client ou commanditaire, transmettait à tous l'œuvre une fois écrite. Il pensait : je parle, et qui veut entendre m'entend. En réalité il parlait, et ceux qui pouvaient payer l'entendaient. Ses paroles n'étaient pas entendues de tous, et ceux qui les entendaient ne voulaient pas entendre n'importe quoi. On a beaucoup parlé de cette question, et encore trop peu : je me bornerai ici à

noter qu'« écrire à quelqu'un » est devenu « écrire » tout court. Or on ne peut tout bonnement écrire la vérité, il faut absolument l'écrire à quelqu'un qui puisse en tirer parti. La connaissance de la vérité est un processus commun à ceux qui lisent et à ceux qui écrivent. Pour dire de bonnes choses, il faut entendre bien et entendre de bonnes choses. La vérité doit être pesée par celui qui la dit et pesée par celui qui l'entend. Et pour nous qui écrivons, il est essentiel de savoir à qui nous la disons et qui nous la dit.

Nous devons dire la vérité sur un état de choses nouveaux à ceux pour qui il est le pire, et c'est d'eux que nous devons l'apprendre.

Non seulement nous adresser aux gens d'une certaine opinion, mais à ceux à qui leur situation devrait dicter cette opinion. Et vos auditeurs se transforment sans arrêt ! Avec les bourreaux eux-mêmes on peut causer lorsque la prime de pendaison n'est plus payée ponctuellement ou que le danger est trop grand. Les paysans de Bavière étaient contre toute révolution, mais, lorsque la guerre eût duré assez longtemps et que leurs fils à leur retour n'ont plus trouvé de place dans les fermes, il a été possible de les gagner à la révolution.

Il est important pour ceux qui écrivent de trouver l'accent de la vérité. D'ordinaire on entend un accent bien doux, gentil, celui de gens qui ne feraient pas de mal à une mouche. Celui qui entend cette voix, étant dans la misère, en devient plus malheureux encore. C'est le langage de gens qui ne sont peut-être pas des ennemis, mais sûrement pas des compagnons de lutte. La vérité est guerrière, elle ne combat pas seulement le mensonge, mais certains hommes bien déterminés, qui le répandent.

Si l'Assez de ruse pour répandre largement la vérité. Beauséjour, fiers d'avoir le courage de dire la vérité, heurtés de l'avoir trouvée, fatigués peut-être par l'effort nécessaire pour lui donner une forme maniable, attendant impatiemment que ceux dont ils défendent les intérêts la prennent en main, ne croient pas nécessaire d'employer de ruse particulière pour la répandre. C'est ainsi qu'ils perdent souvent tout le fruit de leur travail. En tout temps on a employé la ruse pour répandre la vérité lorsqu'elle était étouffée et dissimulée. Confucius faisaient un vieux calendrier historique national. Il modifia seulement quelques mots. Quand le texte disait : « Le seigneur de Kun fit mettre à mort le philosophe Wan pour avoir dit telle et telle chose », Confucius remplaça « mettre à mort » par « assassiner ». Quand le texte disait que l'Empereur Untel avait succombé à un attentat, il écrivait « fut exécuté ». Par ce procédé Confucius fraya la voie à une appréciation nouvelle de l'histoire.

À notre époque, celui qui au lieu de : « peuple », dit : « population », et, au lieu de : « sol », parle de « propriété foncière »,

évite déjà de soutenir bien des mensonges. Il ôte aux mots leur magie fraternelle. Le mot : peuple exprime une certaine unité et suggère des intérêts communs, il ne devrait donc être employé que lorsqu'il est question de plusieurs peuples, car c'est le seul cas où une communauté d'intérêts soit à la rigueur pensable. La population d'un territoire a des intérêts différents et opposés ; ceci est une vérité qu'on étouffe. Donc celui qui parle de : sol et évoque les champs à l'oïseau et à l'odorat, qui parle de leur odeur de terre et de leur couleur, favorise aussi les mensonges des dirigeants ; car la question n'est pas la fécondité du sol, ni l'amour que lui portent les hommes, ni leur effort, mais essentiellement le cours des grains et le prix du travail. Ceux qui tirent du sol des bénéfices ne sont pas ceux qui en tirent le grain, et la Bourse ne connaît pas la senteur de la glèbe. Elle connaît d'autres odeurs. Tandis que « propriété foncière » est le mot juste ; il rend la tromperie moins facile. Au lieu de « disciple » on devrait, là où règne l'oppression, choisir le mot « obéissance », car la discipline est possible même sans maître, et a donc quelque chose de plus noble que l'obéissance. Et « dignité humaine » vaut mieux qu'« honneur » ; ainsi l'individu ne disparaît pas aussi facilement du champ visuel : on sait trop bien le genre de racaille qui se presse pour défendre l'honneur d'un peuple, et avec quelle prodigalité les gavés distribuent de l'honneur à ceux qui les gavent en crevant eux-mêmes de faim. La ruse de Confucius est encore applicable aujourd'hui. Confucius remplaçait les appréciations inexactes d'événements nationaux par des appréciations exactes. L'Anglais Thomas Morus décrit dans son « Utopie » un pays où régnait un régime juste et était un tout autre pays que celui qu'il vivait, mais il lui ressemblait beaucoup — au régime près.

Lénine, menacé par la police du Tsar, voulait décrire l'exploitation et l'oppression de l'île de Sakhaline par la bourgeoisie russe. Il remplaça : Russie par : Japon et : Sakhaline par : Corée. Les méthodes de la bourgeoisie japonaise rapelaient à tous les lecteurs celles de la bourgeoisie russe à Sakhaline, mais la brochure ne fut pas interdite, car le Japon était ennemi de la Russie. Beaucoup de choses qui ne peuvent pas être dites en Allemagne à propos de l'Allemagne, peuvent l'être à propos de l'Autriche. Il y a bien des ruses qui permettent de tromper un Etat soupçonneux.

Voltaire combattit la foi de l'Eglise aux miracles en écrivant un poème libertin sur la Pucelle d'Orléans. Il décrit les miracles qui avaient sans nul doute été nécessaires pour que Jeanne d'Arc pût rester vierge à l'armée, à la Cour et parmi des moines. Par l'élégance de son style et la description d'aventures galantes inspirées par la vie plantureuse des classes dirigeantes, il amena celles-ci à sacrifier une religion qui leur procurait les moyens de mener cette vie dissolue. Bien plus, il donna ainsi à ses œuvres la possibilité d'attein-

HIER

Vendredi 11 octobre 2013

Atelier de transmission

Pas d'inscrit aujourd'hui, les comédiens qui devaient animés l'atelier se réfugient à la bibliothèque, en quête de tranquillité.

Répétition

Comme depuis les dernières répétitions, le travail consiste à se nourrir de retours et d'éprouver le soir même au plateau les nouvelles indications.

Représentation

67 Personnes

On sent un approfondissement des hypothèses de recherche mais il faut préciser les placements, les personnages, les intentions.

Malgré l'engouement du public et l'accueil chaleureux qu'il fait à *Tartuffe*, les principes sur lesquels repose la représentation restent encore imprécis : l'enjeu est de réussir à réaffirmer des lignes de forces.



Photo de répétition (Orgon et Tartuffe)

